Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

61 | 2017

Jacques Spitz (1896-1963, X1919S)

Editorial

Un écrivain visionnaire : Jacques Spitz

Pierre Couveinhes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2016>

DOI : 10.4000/sabix.2016

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 3-9

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Pierre Couveinhes, « Editorial », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 61 | 2017, mis en ligne le 26 juillet 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2016> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2016>

Editorial

Un écrivain visionnaire : Jacques Spitz

Ce bulletin est consacré à un polytechnicien hors normes injustement tombé dans l'oubli – si tant est qu'il ait jamais connu une grande notoriété. Pourtant, cinquante ans après sa mort, ses œuvres sont rééditées en France, en Italie, en Pologne et aux États-Unis, et elles ont donné lieu à une remarquable adaptation en bandes dessinées¹.

Mais l'intérêt porté actuellement à Jacques Spitz concerne pour l'essentiel ses œuvres de science-fiction, auxquelles il attachait peu de prix, alors que sa production « littéraire », d'une grande recherche stylistique et formelle, n'est plus connue que de quelques amateurs.

La brève biographie qui ouvre ce numéro a été rédigée par Patrick Guay, un universitaire canadien qui a consacré une thèse à Jacques Spitz il y a quelques années². Dès le début, celui-ci apparaît comme un personnage atypique. Engagé volontaire en 1914 à l'âge de 17 ans, il ne semble pas avoir été traumatisé par la Grande Guerre, contrairement à tant de personnes de sa génération. Dans un passage de son Journal cité par Patrick Guay, il écrit : « je songe que la guerre, à ne considérer strictement que mon égoïsme, ne m'a rien apporté que d'agréable ». Après la fin des hostilités, Spitz reprend ses études

Couverture de la première partie de Dernier exil, bande dessinée de Jean-Michel Ponzio, Éditions Carabas, 2007, d'après L'œil du purgatoire de Jacques Spitz

1. *Dernier exil* par Jean-Michel Ponzio, Éditions Carabas, 2007, d'après L'œil du purgatoire

2. *Le virage générique de l'œuvre romanesque de Jacques Spitz, suivi de l'édition annotée de son journal (1928-1938)*, thèse présentée à l'Université du Québec à Chicoutimi en août 2011.

et entre en 1919 à l'École polytechnique³. Il ne semble pas se passionner beaucoup pour l'enseignement et sort dans un rang médiocre. Cependant, il conservera un intérêt durable pour les questions scientifiques, ainsi qu'en témoignent les articles sur la mécanique quantique qu'il publiera dans les années 1930.

En dehors de cela, et bien que se qualifiant « d'ingénieur-conseil », il se consacre presque exclusivement à la littérature. D'un naturel résolument misanthrope, il entretient peu de relations affectives, ne se marie pas, a peu d'amis. Son tempérament très entier lui aliène de précieux soutiens, ce qui explique largement que son nom soit resté dans l'ombre. Pierre Laszlo en donne deux exemples, dans *Outrances d'un « enfant du siècle »* et dans *Jacques Spitz et la NRF*. Le second est caractéristique : après avoir publié en 1930 dans la *Nouvelle revue française* une critique « vitriolique » d'un ouvrage sur Lautréamont, Spitz est tenu à l'écart des sommaires de la revue jusqu'en 1938⁴, malgré l'amitié que lui porte Jean Paulhan, grand manitou de la NRF de la grande époque.

L'œuvre de Jacques Spitz, abondante et variée (voir la bibliographie détaillée établie par Patrick Guay), reste très largement inédite. C'est le cas du monumental Journal tenu de 1928 à 1962, qui est conservé à la Bibliothèque nationale de France. Pierre Laszlo en a sélectionné quelques passages remarquables dans l'article qui clôt ce numéro. Il est illustré par les fac-similés de quelques pages du Journal, représentatives de différentes périodes.

Jacques Spitz a également publié une douzaine d'articles dans des revues, dont deux sont reproduits dans ce bulletin. Leur choix illustre ses préférences en matière d'œuvres et d'auteurs. Il écrit dans son Journal⁵ : « Les

deux livres qui me paraissent les plus grands : *Les chants de Maldoror* et *La critique de la raison pure* » [...] parce qu'ils représentent, à ma connaissance ou mieux, les deux aspects de l'intelligence : intelligence spéculative : Kant ; pathétique intellectuel : Lautréamont ». Le premier des deux articles retenu, *La poésie du cinéma*, est l'un des sept publiés par Spitz dans *La Revue du cinéma* (ancêtre des *Cahiers du cinéma*). Bien au-delà du 7^e art, c'est pour l'auteur l'occasion de développer sa conception de la poésie en cette période d'entre-deux-guerres.

Le second article, *Les quanta et l'individu* a été publié dans la NRF en décembre 1938. Aux côtés de Jacques Spitz figurent au sommaire André Gide, Francis Jammes, Guillaume Apollinaire, Jean Giraudoux et André Chamson – excusez du peu ! Plus qu'un article scientifique *stricto sensu*, c'est pour Spitz l'occasion de s'interroger sur les notions d'individu et de libre arbitre, en s'appuyant sur sa vaste culture.

Dans les deux articles choisis, l'approche est avant tout littéraire et philosophique, ce qui peut surprendre de la part d'un polytechnicien... C'est probablement cette posture particulière qui a valu à Spitz de se voir confier une étude sur *La situation culturelle en France pendant l'Occupation et depuis la Libération*, récemment rééditée, que présente Pierre Laszlo dans une note de lecture.

Mais la partie la plus connue de l'œuvre de Jacques Spitz est composée de romans – qualificatif qu'il n'eût probablement guère goûté... Philippe Lecarme en brosse un large panorama dans son article, où il distingue deux familles d'œuvres : la première rassemble des textes parus à partir de 1926, d'une construction et d'un style très travaillés, dans un esprit proche du surréalisme ; la seconde est constituée de romans de science-fiction publiés à

3. Comme le fera plus tard son frère René (X 1922).

4. Pour un article sur les quanta sur lequel nous reviendrons plus loin.

5. Passage cité par Patrick Guay dans sa thèse mentionnée dans la note 2 ci-dessus.

partir de 1938, seules œuvres de l'auteur qui bénéficient encore d'une large audience.

Le premier livre de Spitz, *La croisière indécise*, est publié en 1926. Il est bien accueilli par la critique, qui en salue l'esprit et l'élégance (voir l'article consacré aux recensions dans la presse de l'époque). Cinq œuvres « de la même encre », pour reprendre les termes de Philippe Ducarme, paraissent entre 1928 et 1933, avant que Spitz n'aborde la science-fiction. Dans son article *La haine des voyages*, Pierre Laszlo analyse avec finesse l'une d'entre elles, *Le Voyage muet*, dont l'atmosphère évoque les architectures désertes des tableaux de Giorgio de Chirico ou de Paul Delvaux, peints à la même époque. Malgré leur originalité et leurs qualités stylistiques, aucun de ces livres ne reçoit vraiment les suffrages du public, et la critique finit par se lasser. Spitz publiera trois autres ouvrages dans le même esprit, entre 1946 et 1956, qui ne rencontreront pas davantage de succès. Ces œuvres, difficiles à trouver, sont bien oubliées aujourd'hui. Il faut reconnaître que leur style sophistiqué correspond assez peu à la sensibilité actuelle.

J'en viens maintenant à la partie émergée de l'iceberg Spitz, ses romans de science-fiction, publiés à partir de 1938. Philippe Lecarme donne une présentation détaillée des principaux d'entre eux, ce qui est pour lui l'occasion d'une réflexion fort pertinente sur la nature profonde de la science-fiction et sur les mécanismes qui la sous-tendent. Cette analyse est complétée par un article de Jean-Pierre Andrevon publié en 1970 dans la revue *Fiction*, à l'occasion de la réédition de *La Guerre des mouches* chez Marabout. Il y critique vigoureusement le fait que le roman ait été publié dans une version profondément remaniée, visant à l'adapter au contexte de l'époque. Comme beaucoup de personnes de ma génération, je suis recon-

naissant aux éditions Marabout de m'avoir permis de découvrir Jacques Spitz, ainsi que d'autres auteurs relevant de la littératures populaire ou fantastique, tels Ponson du Terrail, Erckmann-Chatrian, Bram Stoker ou Jean Ray. Je partage néanmoins la conclusion d'Andrevon : cette falsification témoigne du mépris dans lequel était tenue à l'époque la science-fiction (mais en est-il vraiment autrement aujourd'hui ?).

Jacques Spitz lui-même affichait une piètre estime pour cette partie de son œuvre. Il n'y fait pratiquement jamais allusion dans son très volumineux *Journal*, alors que la science-fiction a représenté pendant des années l'essentiel de sa production littéraire. Patrick Guay indique dans sa thèse : « Seule exception à ce silence, et fort révélatrice, il note dans le *Journal* combien lui a rapporté *L'agonie du globe*, ce qu'il n'avait pas fait pour les précédents titres, peut-être parce que les précédents titres ne lui avaient tout simplement rien rapporté, financièrement parlant ».

La lecture des romans de science-fiction de Spitz suscite chez le lecteur actuel des sentiments contrastés. D'un côté, on est subjugué par l'ampleur de l'imagination, la justesse des anticipations et l'angoisse suscitée par certaines scènes exceptionnellement prégnantes. En même temps, on peut comme moi être agacé par un style souvent désinvolte, par l'humour très daté et surtout par la présence récurrente de plaisanteries de potaches : Philippe Lecarme relève un président de la république nommé Cocot⁶, un aviateur du nom de Py Valérol⁷, un « fil à couper l'atome », etc. On est également gêné par le caractère stéréotypé et le manque de profondeur psychologique de la plupart des personnages, alors que Jacques Spitz a su développer des analyses d'une grande subtilité dans la partie « littéraire » de son œuvre.

6. Allusion au politicien de l'époque Pierre Cot.

7. Anagramme transparent de Paul Valéry.

Comment expliquer cette ambivalence, présente dans la plupart des romans de science-fiction de Spitz ? Peut-être pensait-il pouvoir se permettre ces plaisanteries agaçantes, considérant qu'il s'adressait à un public populaire et/ou adolescent (mais ses romans de science-fiction étaient publiés chez Gallimard avant l'Occupation...). Plus probablement voulait-il signifier à ce qu'il estimait être son « vrai » lectorat que ces œuvres n'étaient pas à prendre au sérieux.

J'avancerai une troisième hypothèse : Jacques Spitz me semble avoir été hanté en permanence par des visions inquiétantes, dans lesquelles il craignait de voir la préfiguration de l'avenir. Celles-ci sont retraduites dans ses romans, où elles peuvent aisément être identifiées par le malaise profond qu'elles suscitent, par leur caractère visuel extrêmement marqué (il s'agit de « visions » au sens propre du terme), et par la langue magnifique avec laquelle elles sont évoquées. Ces scènes d'apocalypse sont en quelque sorte « enchâssées » dans une trame relata-nt, dans un style badin, diverses péripéties ayant pour objet d'introduire ces « visions » et de les relier entre elles (parfois de manière bien peu convaincante) ; et dans le même temps, de les exorciser en signifiant au lecteur « vous le voyez bien, je m'amuse, tout cela ne peut être possible, ni aujourd'hui ni demain ».

Je crains malheureusement que la vraisemblance des anticipations de Spitz ne se soit accrue depuis l'écriture de ses romans. Je vous propose d'examiner plus en détail deux d'entre eux à la lueur de la thèse que je viens d'exposer.

La Guerre des mouches, est probablement le plus connu des livres de Jacques Spitz. Paru en 1938, il a été traduit en plusieurs langues et régulièrement réédité. Il relate la lutte des hommes contre une race de mouches intelligentes apparues en Asie.

Couverture de l'édition polonaise de *La guerre des mouches*, Warszawa, Alfa, 1994

Celles-ci ne disposent d'aucune technologie avancée, mais finissent par vaincre la race humaine en la submergeant par leur prolifération et en détruisant les ressources alimentaires. Une telle fin est totalement inhabituelle dans la science-fiction de l'époque. Le héros, totalement stéréotypé, est un jeune savant nommé Jules-Evariste Magne, accompagné d'une douce fiancée jouant un rôle de potiche. Spitz n'hésite pas à écrire que Magne « avait échappé de justesse au ridicule d'être prénommé Charles, comme son père »... Mais à côté de quelques plaisanteries du même calibre, « la guerre des mouches peut, en ce qui concerne certaines séquences, se lire comme un roman d'horreur (l'invasion de Paris assiégé, recouvert entièrement d'un treillage métallique qui fait ressembler la capitale « à un gigantesque garde-manger », mais vaincue par ses égouts refoulant, tels des intestins crevés, des nuées de mouches) » (je cite Jean-Pierre Andrevon).

Relisant le roman l'été dernier dans ma maison de Bourgogne, je n'ai pu m'empêcher d'établir un parallèle avec les ravages causés par la pyrale du buis, un papillon nocturne venu de Chine, dont les chenilles ont fait disparaître en peu d'années la plus grande partie des buis de plusieurs régions de France et de pays voisins. Comme au début du roman de Spitz, tout s'est passé jusqu'ici dans l'indifférence complète des autorités compétentes et des grands médias⁸, alors que les buis sont pourtant un élément constitutif important des paysages français. L'été dernier, dans ma région, les nuées de papillons s'abattant à la tombée du jour forçaient les humains à se réfugier dans leurs maisons⁹... Les traitements actuellement disponibles contre les pyrales sont coûteux, compliqués à mettre en œuvre et nécessitent une attention constante. Heureusement, ces insectes ne s'intéressent (pour l'instant tout au moins) qu'aux buis et à quelques espèces voisines...

La Guerre des mouches fait sentir de manière saisissante la fragilité de notre civilisation face à des événements qui sont loin d'être irréalistes, ainsi que j'ai essayé de le montrer. Jacques Spitz conclut: « Le décor factice que des siècles durant [la civilisation humaine] avait dressé sur le globe s'effondra muettement comme une robe de soie au fond d'un placard obscur [...] l'humanité disparut sans laisser plus de traces qu'un oiseau dans le soir ».

Le second roman que je prendrai en exemple est *La Guerre mondiale n° 3*. Écrit aux environs de 1947, il a été refusé par de nombreux éditeurs, avant d'être publié en France en... 2009, puis en Italie en 2016. Il relate la conquête de la plus grande partie du monde par l'URSS avant la riposte et la victoire

finale des Etats-Unis. Particulièrement intéressante est la gradation des armes utilisées. Au début de la guerre, l'URSS s'empare sans difficulté de l'Europe continentale en utilisant des armes conventionnelles. Seule résiste la Grande-Bretagne, contre laquelle l'URSS finit par utiliser l'arme nucléaire, les britanniques et les américains répondant aussitôt de la même manière¹⁰. La situation reste longtemps incertaine, mais URSS finit par l'emporter grâce à l'émission d'ultrasons modifiant le psychisme des anglais en accroissant à l'excès leur flegme naturel (!). Ils restent alors totalement indifférents lors du débarquement soviétique, ce qui est le prétexte à quelques scènes bouffonnes. L'URSS conquiert ensuite aisément l'Afrique et l'Asie. Les États-Unis finissent par réagir en organisant un double débarquement au Nord et au Sud de l'URSS, utilisant force bombes atomiques. Après diverses péripéties, les soviétiques réussissent à chasser les américains de leur territoire en utilisant une arme bactériologique, suscitant d'irrépressibles crises de... hoquet.

Il apparaît alors que le débarquement américain visait seulement à gagner le temps nécessaire à la mise au point de l'arme suprême, l'arme climatique. Grâce à de puissantes « tuyères atomiques » installées dans le sol de l'Alaska, les Etats-Unis arrivent à incliner l'axe du globe terrestre pour amener le pôle Nord sur Moscou. Suivent quelques pages apocalyptiques, que les développements précédents semblent avoir eu pour seul but d'introduire. Voici à titre d'exemple un passage décrivant la situation après que le pôle Nord a retrouvé sa place un mois plus tard: « Quant à la Russie même, ce n'était plus qu'un immense marécage, où dans les fondrières et les lacs de neige fondue croupissaient des cadavres dont le nombre défiait l'imagination. Il ne restait personne. Des nuées de

8. A ma connaissance, la première mention notable dans les médias nationaux est l'article *La forêt française à l'épreuve de la pyrale du buis* publié dans Le Monde du 6 octobre 2017.

9. Des vidéos assez hallucinantes peuvent être trouvées sur Internet.

10. Bien que Spitz ait été conscient des dangers liés à la radioactivité subsistant après les explosions, ceux-ci étaient à l'époque très sous-estimés. Petit exemple d'humour potache: les anglais se protègent efficacement des rayonnements grâce à leur savoir-faire dans le maniement de parapluies garnis de plomb...

vautours et des brouillards de moustiques hantaient seuls ce charnier cosmique dont l'horreur était telle, que maintenant encore, elle défie la description ». Ce texte traduit une angoisse vis-à-vis d'événements climatiques extrêmes qui, si elle est fort répandue aujourd'hui, l'était incomparablement moins lors de l'écriture de *La Guerre mondiale n° 3*. Là encore, Jacques Spitz fait preuve d'un sens de l'anticipation plus que surprenant.

Couverture de la réédition de L'œil du purgatoire et de L'expérience du docteur Mops par les éditions Robert Laffont en 1972.

J'ajouterai un argument important à l'appui de ma thèse: les deux seuls romans de science-fiction de Spitz où les personnages

présentent une vraie dimension psychologique ont pour thème la prescience de l'avenir. Il s'agit de *L'expérience du Dr Mops*, publié en 1939, et de *L'œil du purgatoire* paru en 1945.

Le premier de ces romans a pour héros un jeune architecte plutôt dilettante, Pierre Delambre, qui semble avoir beaucoup de temps disponible et peu de soucis financiers. L'identification avec Spitz est donc assez transparente. En vacances sur la Côte d'Azur, Delambre rencontre une jeune fille, Yvane, dont il s'éprend. Celle-ci lui présente son père adoptif, le Dr Mops, qui poursuit de mystérieuses études sur l'activité électrique du cerveau. Ce dernier avoue à Delambre qu'il a effectué des manipulations sur les neurones de son assistant Dirk, de sorte que celui-ci a acquis une « mémoire de l'avenir »: il se « souvient » d'événements qui n'interviendront que dans le futur¹¹. Le Dr Mops affirme avoir pu ainsi réaliser des profits considérables, d'abord au casino puis grâce à des spéculations en bourse.

Dirk donne au héros divers témoignages de sa capacité à prédire l'avenir. Par mégarde, il lui annonce la mort par noyade d'Yvane dans le prochain mois. Malgré toutes les précautions prises, celle-ci est retrouvée morte dans sa baignoire dans le délai annoncé. Delambre tente alors de se suicider en se tirant une balle dans la tête. Il se réveille après six mois de coma dans une clinique suisse, veillé par Narda, nièce du Dr Mops et amie d'Yvane. Après diverses péripéties, Delambre raconte son histoire à Narda, qui se montre extrêmement surprise et lui démontre que tout cela n'était qu'illusions. En fait, son oncle est fou comme l'était son assistant Dirk, et il va être interné: « Peu à peu il s'est figuré qu'il pouvait prévoir l'avenir. L'avenir! voyons, c'est impossible! ». Loin d'être riche, le Dr Mops est ruiné. Quant à Yvane, fragile mentale-

11. L'argumentation présentée pour justifier tout cela est pour le moins surprenante venant du bon connaisseur de la mécanique quantique qu'était Spitz: « Je crois que tout ce qui se passe dans l'univers, tout ce qui s'y passera, dépend de facteurs matériels dont l'évolution est immuable. Tout est écrit depuis le premier jour de la création et rien ne peut modifier en quoi que ce soit le programme initial. »

ment, elle s'est suicidée, estimant que la vie ne méritait plus d'être vécue après le sommet de bonheur qu'elle avait ressenti lors d'une excursion en montagne avec Pierre. Ce dernier finit par se marier avec la réaliste Narda.

Le héros du second roman présente une autre facette de Spitz, beaucoup plus sombre : Jean Poldonski est un peintre dépressif et misanthrope, connaissant un succès médiocre malgré son ambition. Après qu'un inquiétant vieillard lui a inoculé, presque par surprise, un « parabacille [...] cultivé sur la moelle du lièvre de Sibérie », son sens de la vue est altéré d'une étrange manière : il voit les êtres et les objets, non dans l'état où ils sont à l'instant présent, mais tels qu'ils seront dans l'avenir. L'écart temporel, faible au départ, s'accroît progressivement. Le héros voit donc les choses se dégrader sous ses yeux. Les personnes lui apparaissent sous la forme de cadavres, puis de squelettes. Le monde qui l'entoure se réduit enfin à l'état de poussière, sans qu'il comprenne pour autant les tenants et aboutissants de l'avenir (il n'en a que des « visions »). En fait, le héros continue à vivre dans le monde réel. Il lui suffirait donc de fermer les yeux pour retrouver une existence normale, mais il préfère contempler avec une fascination mêlée de dégoût la fin de toutes choses. Seul un grand styliste pouvait donner une certaine crédibilité à cette histoire

invraisemblable. C'est donc à juste titre, me semble-t-il, que ce roman est considéré par beaucoup comme le meilleur de Jacques Spitz.

Les thèmes de ces deux œuvres présentent beaucoup d'analogies, mais les conclusions sont radicalement différentes. Spitz semble proposer deux issues possibles face aux visions angoissantes qui le hantent : à la fin de *L'expérience du Dr Mops*, celles-ci sont conjurées par le bon sens et l'amour, incarnés par la sage Narda, qui ramène le héros dans un monde concret et rassurant ; en revanche, le héros de *L'œil du purgatoire*, qui n'arrive plus à aimer sa compagne Armande, finit seul, enfermé dans ses visions délétères.

J'espère que ces quelques pages vous convaincront de lire ou relire un auteur particulièrement attachant. Vous ne le regretterez pas ! Le numéro se termine par l'annonce d'un colloque dédié à Jacques Spitz qui se tiendra à Bordeaux en mars 2019, témoignant de l'actualité de son œuvre.

Je remercie vivement Pierre Laszlo qui a eu l'idée de ce bulletin et en a assuré la coordination, ainsi que tous les auteurs.

Pierre Couveinhes